



Biographie de Baudelaire

Plan de la fiche :

1. Histoires de famille
2. Les années de formation
3. La naissance d'un écrivain
4. Le parfum du scandale
5. Les dernières années ou la maturité poétique

« Il y a bien longtemps que je dis que le poète est souverainement intelligent, qu'il est l'intelligence par excellence, – et que l'imagination est la plus scientifique des facultés, parce que seule elle comprend l'analogie universelle, ou ce qu'une religion mystique appelle la correspondance. Mais quand je veux imprimer ces choses-là, on me dit que je suis fou, – et surtout fou de moi-même – et que je ne fais les pédants que parce que mon éducation est manquée. » C'est ainsi qu'en avril 1856, Baudelaire se décrit dans une lettre adressée à Alphonse Toussenel. Cet autoportrait en creux résume ce qu'a été Baudelaire : un poète maudit, dont le génie visionnaire ne fut jamais reconnu de son vivant.

Histoires de famille

« Ma chère mère, ma bonne maman, je ne sais que te dire, et j'ai toutes sortes de choses à te dire.¹ » C'est ainsi que Baudelaire commence une de ses nombreuses lettres à sa mère. Cette amorce épistolaire peut à elle seule résumer ce que furent les relations de Baudelaire avec sa famille : un perpétuel « je t'aime moi non plus ». On a trop souvent idéalisé la relation filiale qui unissait Baudelaire à sa mère et noircit les rapports entre le poète et son beau-père, M. Aupick. La mythologie familiale doit faire place, en réalité, à une histoire plus banale.

Le père de Baudelaire, des ordres au pinceau

De son père, Baudelaire tient son goût des arts ainsi que son esprit libre et affranchi, voire anticonformiste. Mort alors que Baudelaire n'était qu'un enfant, il a laissé une forte trace dans l'esprit du poète. Son portrait peint par Jean-Baptiste Regnault, de déménagement en déménagement, ne quittera jamais Baudelaire.

Ce père, Joseph-François, était issu de la petite bourgeoisie terrienne. On sait relativement peu de chose sur son existence, sinon qu'il fut élève au collège de Sainte-Menehould, puis séminariste au collège Sainte-Barbe. Il est ordonné prêtre en 1784 avant d'entrer comme précepteur chez le duc de Choiseul-Praslin. Son goût pour les arts et les cercles intellectuels le conduit à fréquenter Condorcet ou Cabanis. Très vite, en 1793, Joseph-François Baudelaire renonce à la prêtrise et épouse en 1797 Jeanne Justine Rosalie Janin, une femme-peintre, dont il aura un fils en 1805, Claude-Alphonse. Ce demi-frère de Charles, de 16 ans son aîné, entretiendra des relations houleuses avec lui. Il entend dans un premier temps le protéger, puis rompt ensuite avec lui tant un profond désaccord sur leurs modes de vie respectifs les sépare.

Si le père de Baudelaire quitte les ordres, c'est aussi pour se consacrer à la peinture : il devient peintre amateur, après avoir exercé sous l'Empire la charge de « secrétaire de la Commission administrative et contrôleur des dépenses du Sénat », puis celle de « chef des bureaux de la préture », pour laquelle il dispose d'un appartement situé dans les jardins du Luxembourg. Il peint essentiellement à la gouache et côtoie des artistes comme Prud'hon, Ramey ou encore Naigeon.

Bien qu'ayant hérité de ce goût pour les arts, Baudelaire n'a pas pour autant idéalisé les talents de son père ; dans une lettre adressée à sa mère, il n'hésite pas à écrire, lucide : « Mon père était un détestable artiste.² » Les oeuvres paternelles ont donc davantage une valeur sentimentale et morale qu'artistique.

Joseph-François Baudelaire perd sa femme en 1814, prend sa retraite deux ans plus tard et épouse le 9 septembre 1819 une jeune femme, qu'il a connue enfant, prénommée Caroline Dufaÿs, orpheline de père et de mère. De cette union naît le 9 avril 1821 le petit

¹ Lettre du 16 juillet 1839.

² Lettre du 30 décembre 1857 à sa mère.

N° : 01047

FRANÇAIS

Toutes séries

Charles, baptisé le 7 juin 1821 en l'église de Saint-Sulpice. Ses parrain et marraine sont Pierre Pérignon, tuteur de Joseph-François, et son épouse.

En février 1827, alors que Baudelaire n'a que 6 ans, Joseph-François meurt. Le jeune Baudelaire pleure ce père chéri et son souvenir va le hanter durant toute son existence. Cette mort prématurée l'a-t-il traumatisé jusqu'à devenir « *le Ténébreux, le Veuf, l'Inconsolé* » selon les mots de Nerval ? Rien ne permet d'aller aussi loin... Tout le reste est littérature. En tout cas, si le petit Baudelaire a regretté son père, la mère du poète fait, elle, son deuil bien plus vite...

L'énigme maternelle

Peu d'éléments permettent de dresser un portrait précis et fiable de la mère de Baudelaire. On a souvent dit et écrit que Baudelaire vénérât sa mère et qu'elle lui vouait en échange un amour passionnel et possessif. Ces vues sont sans doute excessives.

Caroline Dufaÿs est vite orpheline. Elle épouse Joseph-François Baudelaire, puis se remarie en novembre 1828, au terme d'un deuil écourté. Elle choisit un homme d'un tout autre genre, un jeune et brillant militaire, à l'ambition dévorante : le commandant Aupick.

Tout oppose le père de Baudelaire et ce second mari. Le premier avait l'âme artiste et anticonformiste ; le second entend gravir les échelons de la hiérarchie sociale, goûte les honneurs et la reconnaissance publique. Aupick est un opportuniste, sans foi ni convictions profondes, il change d'opinions politiques et de discours au gré des régimes.

D'abord royaliste, il soutient ensuite Napoléon durant les Cent Jours.

En 1817, on lui offre des responsabilités au sein de l'armée ; en 1830, il participe à l'expédition d'Alger, avant de réprimer la révolte des Canuts à Lyon l'année suivante. Dès 1836, Aupick, encore jeune, est nommé chef d'état-major de la 1^{re} division militaire ; en 1841, il commande l'École d'état-major.

La mère de Baudelaire épouse donc en secondes noces un homme de son âge, séduisant et arriviste. La haine de Baudelaire pour son beau-père aurait été immédiate, ce second mariage aurait été perçu par l'enfant comme une trahison. Dans *Les Fleurs du Mal*, et plus précisément dans le poème intitulé « La servante au grand cœur... », Baudelaire écrit sur cette période : « *Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs.* » L'allusion est à peine voilée, le poète semble reprocher à sa mère son peu d'attachement à la mémoire de son premier époux.

Cependant, rien ne doit être exagéré : on peut en effet affirmer que, dans les premiers temps du moins, l'entente entre Baudelaire et son beau-père est sinon amicale, du moins cordiale. Le poète le nomme en effet souvent « *mon ami* » ou « *mon ami de cœur* », signe d'un attachement et d'une relation pacifiée. La période des incompréhensions viendra plus tard.

En tout cas, une chose est sûre : rien ne rapproche les deux hommes. Le jeune Baudelaire manifeste tôt un goût pour les arts ; Aupick ne court qu'après les ors et les médailles. L'orange couve.

Les années de formation

Le bachelier

Aupick est nommé à Lyon en 1831, et chargé de réprimer la révolte des Canuts. Baudelaire et sa mère suivent. Le jeune homme est envoyé dans la pension Delorme, dont il garde un souvenir exécrable, mêlé de dégoût et de haine.

Il entre ensuite au Collège royal, lieu qu'il apprécie davantage. Baudelaire est un brillant sujet : il remporte prix et récompenses et est remarqué pour son esprit vif et incisif. De retour à Paris, il entre à Louis-le-Grand, auréolé d'un prix au Concours général. La fin des études parisiennes du poète est moins glorieuse : il obtient son baccalauréat à 18 ans et, malgré des moyens jugés remarquables, il ne se distingue en rien par ses résultats.

Études baudelairiennes : l'appel de la lyre

C'est alors que les conflits éclatent réellement entre Baudelaire et sa famille. Sa mère s'aperçoit du goût de son fils pour les arts, mais ne le comprend pas et ne l'encourage pas. Quant à Aupick, devenu général, il ne souhaite qu'une chose : que son beau-fils fasse carrière. Dans un premier temps, en août 1839, Baudelaire s'inscrit à l'École de droit ; il y passe deux années, sans grande conviction. Le jeune homme affirme ensuite sa volonté d'entrer dans les ordres littéraires : il sera écrivain, ou rien. Sa famille désapprouve vivement le projet. Son beau-père dira en 1868 que cette annonce a été pour lui une déception et un désenchantement profonds. Dans le poème « Bénédiction », texte-seuil des *Fleurs du Mal*, le poète peint une « *mère épouvantée et pleine de blasphèmes* ».

Malgré la désapprobation familiale, Baudelaire n'abandonne pas son projet littéraire. Il rencontre des auteurs déjà reconnus comme Nerval ou Balzac, mais aussi le romancier réaliste Duranty. A la pension Bailly, transformée en cercle littéraire, il côtoie de jeunes provinciaux que la plume démange : Prarond, Chenevières ou encore Dozon. Il connaît ses premières aventures charnelles et sexuelles avec une jeune prostituée, une dénommée Sarah. Baudelaire ne cache pas son goût « *très vif de la vie et du plaisir*³ » ; sa famille s'inquiète de ces fréquentations douteuses et décide de réagir.

³ Baudelaire, *Mon cœur mis à nu*, 1887

N° : 01047

FRANÇAIS

Toutes séries

L'exil forcé

Un conseil de famille se réunit et rend son verdict : le jeune Baudelaire sera éloigné de Paris. Le 9 juin 1841, il embarque sur un navire, le *Paquebot-des-mers-du-sud*, qui se dirige vers l'île Maurice. Le but ? L'écarter, comme l'écrit son demi-frère, de la « fange » qui l'entoure.

Baudelaire embarque mais fausse rapidement compagnie au capitaine Saliz, à qui il avait été confié par son beau-père. Avant de rentrer à Paris en 1842, Baudelaire voyage et engrange des souvenirs exotiques. On les retrouvera dans les vers des *Fleurs du Mal*, dans des poèmes comme « A une dame créole » ou « La Vie antérieure ».

Sur l'île Maurice, il est hébergé par des colons, les Autard de Bragard. La maîtresse de maison sera la première lectrice de Baudelaire, qui rédigera en pensant à elle le sonnet « A une dame créole ». Elle meurt avant de voir paraître le recueil de son protégé.

En février 1842, après avoir séjourné à l'île Bourbon, Baudelaire débarque à Bordeaux et fait immédiatement savoir à sa famille combien son comportement a été ingrat. Le conflit est latent. C'est peu de dire que sa famille ne se réjouit pas de ce retour : elle se demande comment occuper et contenir le jeune homme au tempérament ardent et envisage de le priver de l'héritage paternel.

Baudelaire rencontre Théophile Gautier et n'entend pas renoncer à sa carrière littéraire. Sa famille espère un temps que Charles fasse son service militaire ; il n'en est rien et à sa majorité, il hérite d'une fortune conséquente de 100 000 francs-or. Voilà le jeune homme riche et indépendant.

Un dandy bohème et flambeur

Baudelaire s'installe dans l'île Saint-Louis, ne cesse de faire des rencontres littéraires (Nadar, Le Vasseur, Asselineau) et achète des copies de toiles de maîtres à Arondel, un brocanteur installé à l'hôtel Pimodan. Il dépense beaucoup et s'endette. Sa famille s'inquiète de voir le jeune homme dilapider sa fortune.

En dandy, Baudelaire a des goûts de luxe : il ne veut porter que des pantalons coupés selon ses vœux, arbore un habit noir en queue de sifflet et un chapeau haut-de-forme ; il ne goûte que les mets raffinés et délicats. A Vigny, il prodigue des conseils sur la bière ; à Sainte-Beuve, il offre du pain d'épice de première qualité. Enfin, il change fréquemment de domicile, en quête de confort et de prestige. En avril 1843, il habite au rez-de-chaussée de la rue Vaneau ; en octobre, il est au 17, quai d'Anjou.

Ces dépenses somptuaires sont jugées outrancières par ses proches, qui convoquent un conseil judiciaire pour tenter de sauver ce qu'il reste de la fortune du jeune Charles.

L'humiliation de la mise sous tutelle

Le 21 septembre 1844, Ancelle est nommé pour gérer les comptes de Baudelaire, redevenu mineur, et assurer sa tutelle. Le poète reçoit une pension de 200 francs par mois, pas plus. Aucune avance ne peut être consentie sans l'accord maternel.

Baudelaire vit cette mise sous tutelle comme une humiliation, il supplie sa mère de renoncer à ce projet, entend dans une lettre non datée lui montrer combien elle « a tort », mais rien n'y fait, Baudelaire est jugé irresponsable.

Très abattu, il fait en juin 1845 une tentative de suicide. Il semble que le jeune poète n'ait jamais songé à se donner vraiment la mort : c'est plutôt un appel au secours qu'il lance, d'autant qu'à la même époque, il contracte une syphilis qui ne sera jamais vraiment vaincue. Baudelaire a le sentiment d'être doublement trahi : par sa famille et par les femmes.

La tentation de l'écriture

L'existence quotidienne de Baudelaire est donc rude et douloureuse. Les relations familiales le laissent isolé. Mais le poète peut compter sur ses amis de l'Ecole normande : Prarond, Le Vasseur, Chennevières, Dozon ou encore Buisson. Ensemble, ils veulent écrire et devenir célèbres. Les premières productions littéraires de Baudelaire datent de cette période.

Les jeunes amis entreprennent de publier, à frais partagés, un recueil de poèmes. Baudelaire donne dans un premier temps quelques pièces. Ses amis veulent corriger ses textes. Baudelaire ne dit rien mais refuse d'être publié finalement avec eux, tant il a conscience, et ses camarades aussi d'ailleurs, de sa supériorité littéraire. C'est à cette période qu'ont été écrites de nombreuses pièces des *Fleurs du Mal*. Baudelaire use aussi d'excitants, s'intéresse aux effets de la drogue sur l'âme pour décupler ses pouvoirs et forces poétiques. Si la lyre le tente, les planches aussi l'attirent : il participe ainsi à un projet de drame en vers, *Idéolus* (1843), qui sera finalement presque intégralement rédigé par Prarond. En 1846, il écrit *La Fanfarlo*, ouvrage qui dévoile le goût de Baudelaire pour l'univers de la femme, ses toilettes et son fard.

En plus d'être poète et théâtral, il signe des articles de presse pour *Le Corsaire-Satan* et *L'Esprit public*. Il donne des comptes rendus, des essais humoristiques, et se fait surtout critique d'art ; il collabore à la rédaction de petits ouvrages satiriques, souvent malveillants, qui colportent nombre de ragots sur les mondains parisiens ou fustigent méchamment les médiocres auteurs à la mode. La plume s'exerce, se délire, commence à s'affirmer.

La découverte de la Femme

Baudelaire s'éprend de Jeanne Duval à l'époque où il habite à l'hôtel Pimodan et l'installe rue de la Femme-sans-tête. On ne sait presque rien sur elle si ce n'est que sa liaison avec Baudelaire fut orageuse, parsemée de ruptures, de heurts et de réconciliations. Le nom exact de cette femme même nous est inconnu : elle s'appellerait peut-être Jeanne Lemer, mais rien n'est sûr car elle a souvent changé d'identité pour fuir ses créanciers.

Bestiale, forte et dominatrice, Jeanne Duval est splendide : des cheveux foncés, de grands yeux bruns, des lèvres sensuelles dessinent le visage de cette femme qui brûle le cœur du poète. Egalement décrite comme dépensière, alcoolique, parfois méchante et sottée,

N° : 01047

FRANÇAIS

Toutes séries

elle semble davantage prostituée que muse poétique aux yeux de certains amis de Baudelaire. Sur Jeanne Duval, Baudelaire lui-même a écrit des choses très contradictoires : il affirme parfois qu'elle est « *la seule femme qu'[il ait] aimée* » mais la qualifie aussi de Vénus noire ou de « *sorcière au flanc d'ébène* » dans *Les Fleurs du Mal*⁴. Dans un article, il écrit encore : « *les maîtresses des poètes sont d'assez vilaines gaupes, dont les moins mauvaises sont celles qui font la soupe et ne paient pas un autre amant*⁵ ». Et d'ajouter : « La bêtise est toujours la conservation de la beauté ; elle éloigne les rides⁶ ».

Malgré ces dires, tantôt laudatifs tantôt dévalorisants, une certitude apparaît : le souvenir de Jeanne Duval a hanté toute l'existence du poète et elle est peut-être la seule femme qui ait réellement compté pour lui, celle qui a su le reconforter dans les moments de doute. Mme Aupick, la mère de Baudelaire, ne s'y est pas trompée : elle s'attellera à brûler, par jalousie, toutes les lettres de Jeanne écrites à son fils Charles.

La naissance d'un écrivain

La vocation littéraire tenaillait Baudelaire ; elle ne le quittera plus.

Dis-moi qui sont tes Pères et je te dirai qui tu es

Quels sont les maîtres du jeune Baudelaire ? Hugo et les auteurs romantiques tout d'abord. Si le poète était trop jeune pour participer à la bataille d'Hernani en janvier 1830, il en a entendu les échos et admire la force, le souffle et le style hugoliens. Théophile Gautier, chef de file du mouvement du Parnasse, est aussi l'un des modèles revendiqués de Baudelaire. La page liminaire des *Fleurs du Mal* comporte ainsi une dédicace à Gautier : « *Au poète impeccable, au parfait magicien ès-lettres françaises* ». On ne saurait être plus explicitement élogieux.

Ce que retient Baudelaire de la poétique de son ami et maître Gautier, ce sont le goût de la perfection formelle et la revendication hautement affichée de la gratuité de l'art. Enfin, Baudelaire ne répugne pas à assumer un héritage classique, il aime le souci de clarté et de construction classique, et l'allégorie. Romantique de la deuxième génération, celle de 1820, le jeune Baudelaire est donc au confluent de nombreuses esthétiques et subit des influences diverses, qu'il va assimiler... pour mieux les dépasser.

Les Salons de 1845 et 1846 : « trouver du nouveau »

Prarond dit que Baudelaire manifesta très tôt « *la passion de tous les arts* » et s'intéressa autant à la « *peinture* » qu'à la « *poésie* ». Baudelaire se fait d'abord une réputation de critique d'art avant de se forger une renommée d'écrivain.

Ainsi, il rédige des textes critiques, à la suite d'un Diderot, sur les salons de 1845 et 1846 qui se tiennent au Louvre. Que préconise Baudelaire dans les arts ? Le nouveau et l'original. Dans le Salon de 1845, il se dit avide de « *neuf* », fait l'éloge de la « *couleur* » en peinture.

Dans le Salon de 1846, Baudelaire va plus loin et étoffe ses préceptes esthétiques. Une idée forte domine le texte : il s'agit de définir le romantisme par la modernité : « *Qui dit romantisme dit art moderne, c'est-à-dire intimité, spiritualité, couleur, aspiration vers l'infini, exprimées par tous les moyens que contiennent les arts* ». Ou encore : « *le romantisme est l'expression la plus récente, la plus actuelle du beau* ».

Pour Baudelaire, ce romantisme a un représentant en peinture : Delacroix, jugé le « *peintre le plus original des temps anciens et des temps modernes* ». Ces ouvrages connaissent un succès tout juste honorable, non dans les cercles bourgeois, mais dans le cercle des amis proches de l'auteur. Néanmoins, ils sont fondamentaux : Baudelaire y pose les bases de l'esthétique qu'il va par la suite mettre en oeuvre.

L'appel de la Révolution : la plume ou le drapeau ?

A la grande surprise de son entourage, les événements politiques de 1848 touchent et intéressent Baudelaire. Le voilà prêt, lui le dandy, à s'engager pour défendre la cause du peuple. Baudelaire se range aux côtés des Républicains. Son ami, Jules Buisson, le croise sur une barricade avec « *un beau fusil à deux coups et une superbe cartouchière de cuir jaune* ». Que crie Baudelaire ? « *Il faut aller fusiller le général Aupick !* »

En effet, promu général de division, le beau-père de l'auteur commandait l'Ecole Polytechnique. L'engagement de Baudelaire ne saurait seulement s'expliquer par la haine farouche qu'il porte à son beau-père. Il a lu des ouvrages politiques et s'est forgé des opinions : les idées de Swedenborg, Fourier, Proudhon et leur pensée socialiste le tentent.

Cependant, des années plus tard, dans *Mon Coeur mis à nu*, Baudelaire confessera qu'aucune conviction politique ne l'animait lors des journées de 1848, seule l'ivresse révolutionnaire l'attirait. Dans une lettre du 5 mars 1852, il écrit à Ancelle, son tuteur : « *Le 2 décembre m'a physiquement dépolitisé.* »

⁴ «Sed non satiata», *Les Fleurs du mal*, 1857

⁵ *Les drames et les romans honnêtes*, 1851

⁶ *Choix de maximes consolantes sur l'amour*, 1846

N° : 01047

FRANÇAIS

Toutes séries

Le poète profite néanmoins des bienfaits de la révolution de 1848, la liberté de la presse triomphe et plus de 500 journaux ou gazettes paraissent et éclosent. Il fonde son journal, *Le Salut public*, avec deux amis : Champfleury et Toubin. Le comité de rédaction entend fustiger le conservatisme de Louis-Philippe et affiche des idées sociales et modernistes. Ici, la trajectoire politique de Baudelaire se complique : après avoir ouvertement soutenu des idées progressistes, il poursuit sa carrière de journaliste politique et est engagé au journal *La Tribune nationale*, dont la ligne est... conservatrice !

En 1850, le voilà de nouveau à Dijon, mettant sa plume au service du *Travail*, journal socialiste. Parcours politique sinueux donc ! Pour le comprendre, il faut se référer aux propos mêmes de Baudelaire. Dans *Mon Coeur mis à nu*, il écrit : « Je n'ai pas de conviction comme l'entendent les gens de mon siècle, parce que je n'ai pas d'ambition [...]. Il y a une certaine lâcheté ou plutôt une certaine mollesse chez les honnêtes gens. [...] Les brigands seuls sont convaincus. »

Sur un plan politique, on ne peut donc pas faire plus ambigu que Baudelaire. Dans la préface à l'ouvrage *Chants et chansons du progressiste Pierre Dupont*, l'auteur affiche un « goût Beaudelaire infini de la République » et va jusqu'à fustiger la gratuité de l'art pour l'art, esthétique pourtant défendue par son ami Gautier et à laquelle il a adhéré... Pour Baudelaire, dans ce texte, le but de la poésie serait d'exprimer et de servir les aspirations du peuple et d'oeuvrer au bien commun.

Cependant, quelques années plus tard, le poète rendra de nouveau hommage aux parnassiens et à leur quête de la perfection formelle. Baudelaire estime finalement que le socialisme ne fut qu'une parenthèse enchantée.

Sur ces années d'engagement politique, il porte un regard amusé et ironique. Dans *Mon Coeur mis à nu*, il écrit : « 1848 ne fut amusant que parce que chacun y faisait des utopies comme des châteaux en Espagne. 1848 ne fut charmant que par l'excès même du ridicule. »

La défense de Courbet et du réalisme

Même si Baudelaire compose des poèmes dans les années 1850, son activité d'écrivain est essentiellement à cette époque celle d'un critique d'art.

A partir de 1847, il fait la connaissance de Courbet, que lui a présenté son ami Champfleury. Au salon de 1850-1851, le peintre expose de nombreuses toiles, qui reçoivent un accueil plus que mitigé. *Les Casseurs de pierre* ou encore *Un enterrement à Ornans* sont fustigés, accusés de rendre un hommage honteux à la « laideur » et à la « trivialité ». Courbet entend représenter le vrai et non le beau : voilà ce qui choque.

Champfleury prend la défense de Courbet et affirme la nécessité d'un art réaliste. En 1855, les toiles de Courbet sont refusées par le jury de l'Exposition universelle. Le peintre décide de montrer tout de même ses oeuvres au public et ouvre un pavillon nommé « Le Réalisme » sur l'avenue Montaigne.

La toile la plus marquante qu'il expose dans ce pavillon est *L'Atelier du peintre* ; signe de l'amitié qui unit Baudelaire et Courbet, le poète est représenté sur la droite de la toile, la tête plongée dans un livre de poèmes. Baudelaire fait l'éloge des oeuvres de l'artiste, même si la doctrine réaliste ne le convainc pas totalement : « Il faut rendre à Courbet cette justice qu'il a contribué à rétablir le goût de la simplicité et de la franchise, et l'amour désintéressé, absolu de la peinture. »

Malgré des divergences fondamentales sur les préceptes et les visées de l'art, Courbet et Baudelaire restent amis : le poète dandy et le peintre engagé se retrouvent pour discuter esthétique à la brasserie Andler, lieu de rendez-vous des tenants du mouvement réaliste.

Hommage à deux maîtres : Poe et de Maistre

Baudelaire ne parvient donc pas à s'enthousiasmer pleinement pour le réalisme. Pour cet homme aux goûts raffinés, peindre la réalité et s'intéresser au peuple relève d'une trivialité qu'il ne peut cautionner. L'art doit viser le vrai mais par des moyens esthétiques plus élevés. Baudelaire se sent en fait plus proche de deux auteurs élitistes : l'Américain Edgar Allan Poe et le Français Joseph de Maistre. Dans *Fusées*, Baudelaire dira : « De Maistre et Edgar Poe m'ont appris à raisonner. » Que retient-il de ces deux maîtres ?

Avec Joseph de Maistre, il partage un goût pour l'élite, une horreur de la démocratie et une impertinence hautaine. En 1851, Baudelaire lit les *Soirées de Saint-Petersbourg* et est sensible à la conception dualiste de l'âme humaine que prône de Maistre. Pour ce dernier, l'homme est un « centaure monstrueux », profondément marqué par le péché originel, condamné à purger une peine sur terre pour espérer la rédemption. Si Baudelaire n'adhère pas entièrement à cette théologie chrétienne, il retient de la pensée de de Maistre le pessimisme noir et la conception de l'homme comme pécheur.

Avec Poe, il partage un mépris du peuple, de la foule grossière des anonymes. Dans sa préface à la traduction des *Nouvelles Histoires extraordinaires*, Baudelaire reprend les propres mots du maître américain : « Le peuple n'a rien à faire avec les lois, si ce n'est de leur obéir. » Pourquoi ce mépris de la foule, du commun, du vulgaire ? Sans doute parce que Baudelaire se fait une idée si haute de l'art qu'il ne peut supporter l'idée que la réalité soit dégradée, banalisée par des actes triviaux et quotidiens. Sûr de la supériorité géniale de l'artiste, il reproche au peuple de ne pouvoir la comprendre et la reconnaître. Dans le Salon de 1846, il écrit « Ainsi, les philosophes et les critiques doivent-ils impitoyablement crosser les singes "artistique", ouvriers émancipés qui haïssent la force et la souveraineté du génie ».

En 1848, paraît dans *La Liberté de penser* le premier texte de Poe, traduit et commenté par Baudelaire. Notons que c'est grâce aux traductions d'une femme, Isabelle Meunier, dès 1847, que Baudelaire a découvert l'oeuvre de Poe.

A partir de 1852 seulement, il consacre du temps et de l'énergie à la vulgarisation des oeuvres de l'écrivain américain.

N° : 01047

FRANÇAIS

Toutes séries

Entre 1852 et 1865, le poète traduit la plus grande partie de ses textes en prose : les *Histoires extraordinaires* puis les *Nouvelles Histoires extraordinaires* connaissent un fort succès en France et contribuent à la notoriété de Poe et à l'enrichissement de Baudelaire !

De Poe, Baudelaire écrit à Théophile Toré : « Savez-vous pourquoi j'ai si patiemment traduit Poe ? Parce qu'il me ressemblait. » Baudelaire a donc trouvé un double, un véritable alter ego, dont les penchants narcissiques et les malheurs de la vie lui rappellent ses propres douleurs et épreuves. Ces années 1848-1853 sont en effet des années difficiles sur le plan existentiel pour Baudelaire : les difficultés financières s'amoncellent et les dettes pleuvent.

Une leur dans ce sombre horizon : la rencontre avec Marie Daubrun, une comédienne à la mode, qui fut d'abord la maîtresse de Banville. Marie joue sur les planches du théâtre de la Porte-Saint-Martin et connaît un vif succès. Cependant, sa liaison avec Baudelaire ne durera pas : si elle a inspiré quelques poèmes des *Fleurs du Mal*, comme « *L'Invitation au voyage* » ou « *Causerie* », et qu'elle est sans doute le modèle de *La Fanfarlo*, Marie ne fait que passer dans la vie du poète, qui retourne à sa solitude.

Le parfum du scandale

Longtemps, Baudelaire a parlé dans ses textes des autres artistes, de la peinture de Delacroix, des dessins de Constantin Guys, de la musique de Wagner, ou encore des œuvres de Poe ; son ambition poétique n'a pourtant jamais cessé de l'habiter.

« Ce qui n'est complètement vrai que dans un autre monde »

Chez Baudelaire, la poésie est une vocation, un sacerdoce. Il place ce genre littéraire au sommet de la hiérarchie littéraire. En février 1846, dans ses *Conseils aux jeunes littérateurs*, il écrit : « *La poésie est un des arts qui rapportent le plus.* » Baudelaire s'impose une discipline rigoureuse et sévère pour polir ses vers. Pour lui, le sonnet est une forme parfaite mais sa brièveté oblige à la concision, à la fulgurance. Il travaille donc d'arrache-pied pour parvenir à une perfection formelle. Dans une lettre à sa mère, datée du 5 avril 1855, il affirme que faire des vers est « *l'occupation la plus fatigante qui soit pour [lui]* ».

Contrairement à un Banville ou à un Gautier, l'auteur des *Fleurs du Mal* n'a pas la plume ou l'inspiration aisée. Pour convertir la « boue » en « or », il lui faut de longues heures de travail. Le choix de chaque mot est, semble-t-il, un labeur, une épreuve harassante. En 1855, Fernand Desnoyers lui demande de collaborer à la publication d'un ouvrage collectif sur Fontainebleau et sa forêt. Baudelaire ne parvient pas à écrire des pièces pastorales qui feraient l'éloge d'une nature grandiose et majestueuse. Il ne s'en cache nullement en écrivant à Desnoyers : « *Mon cher Desnoyers, vous me demandez des vers sur la nature, n'est-ce pas ? Sur les bois, les grands chênes, la verdure, les insectes, le soleil sans doute ? Mais, vous savez bien que je suis incapable de m'attendrir sur les végétaux et que mon âme est rebelle à cette religion nouvelle, qui aura toujours, ce me semble, pour tout être spirituel je ne sais quoi de shocking. Je ne croirai jamais que l'âme des Dieux habite dans les plantes.* »

Aux paysages champêtres, Baudelaire préfère de loin les atmosphères citadines, les paysages urbains grouillant de monde et de bruits. Il n'entend pas sombrer dans la poésie cliché, qui connaîtrait un succès bon marché. Ses ambitions sont plus hautes, plus aristocratiques. Dans une lettre à Gautier, il affirme ainsi vouloir donner à lire une poésie « *scandaleuse* », c'est-à-dire une poésie faite pour étonner, pour surprendre.

L'ébauche des *Fleurs du Mal*

L'œuvre phare de Baudelaire, qui allait révolutionner la poésie moderne, ne s'est pas faite rapidement. Tout au long de sa carrière, Baudelaire a travaillé à l'élaboration, puis à la retouche de cette œuvre-clé. Le poète commence à écrire très tôt, mais il refuse de publier tout poème avant ses 30 ans.

Sa première poésie paraît en 1845, le 25 mai, dans *L'Artiste*. C'est en octobre de cette même année 1845 que Baudelaire affiche la volonté de publier son œuvre poétique. Dans *L'Agiotage*, on lit : « *Pour paraître incessamment : Les Lesbiennes, par Baudelaire Dufaÿs* », « *Dufaÿs* » est le premier pseudonyme que Baudelaire s'est choisi. Nouvel effet d'annonce en 1846 puis en 1847... et rien ne vient.

Pourtant, à en croire ses amis, nombre de poèmes des *Fleurs du Mal* étaient prêts dès 1847-1848. « *L'Âme du vin* », « *Le Vin des chiffonniers* », « *Une charogne* », « *Don Juan aux Enfers* »... Tous ces vers majeurs sont déjà écrits, éventuellement lus dans des cercles restreints, mais jamais constitués en recueil.

La parenthèse politique de Baudelaire dans les années 1848 retarde encore leur publication. En 1852, après avoir pensé publier un recueil sous le titre *Les Lesbiennes*, Baudelaire change d'idée et semble s'orienter vers *Les Limbes*. Ce titre sera finalement abandonné en 1855 pour faire place à celui que nous connaissons, *Les Fleurs du Mal*. Certains disent que ce titre n'a pas été trouvé par le poète lui-même, mais par son ami Hippolyte Babou : quoi qu'il en soit, le recueil est annoncé, sous ce titre, en 1855 dans *La Revue des deux mondes*.

Faire une poésie « scandaleuse »

Baudelaire choisit pour épigraphe de la première édition des *Fleurs du Mal* des vers du poète chrétien et moralisateur d'Aubigné : « *On dit qu'il faut couler les exécrables choses/Dans le puits de l'oubli et au sépulcre encloses,/Et que par les écrits le mal ressuscité/Infectera*

N° : 01047

FRANÇAIS

Toutes séries

les mœurs de la postérité ;/Mais le vice n'a point pour mère la science,/Et la vertu n'est pas fille de l'ignorance. ».

L'ensemble est soigneusement ordonné : les poèmes portent des numéros, sont classés de manière thématique et témoignent d'une recherche d'équilibre. Baudelaire entend que les parties sur le spleen et sur l'idéal soient égales.

Dès 1855, le recueil de Baudelaire suscite de vives réactions. La Revue des deux mondes elle-même prend ses distances à l'égard d'une représentation jugée violente et choquante du Baudelaire mal. Les réactions sont mitigées : en plein néoclassicisme et en un temps de conservatisme politique, les poèmes baudelairiens apparaissent violemment anticonformistes et dérangeants. Baudelaire n'y chante pas les louanges du Progrès, mais parle de l'homme meurtri par le péché originel. Ce ton décalé gêne.

L'édition de 1857

En 1857, c'est dans *La Revue française* que paraissent neuf autres poèmes. Mais c'est à Poulet-Malassis que Baudelaire confie la publication de son texte. Le caractère novateur des vers baudelairiens n'effraie pas cet éditeur, qui entend publier un recueil de poésie « très voyante ».

L'architecture du recueil est retravaillée. Comme l'écrit Barbey d'Aureville, il y a une « *architecture secrète* » du livre, un plan « *méditatif et volontaire* ». L'écrivain ajoute : « Au point de vue de l'art et de la sensation esthétique, elles perdraient donc beaucoup à ne pas être lues dans l'ordre où le poète, qui sait bien ce qu'il a fait, les a rangées. Mais elles perdraient bien davantage au point de vue de l'effet moral. »

Pour Baudelaire, le recueil suit un itinéraire moral et spirituel : l'homme, corrompu par nature, souffre de l'ennui et ne peut trouver de réconfort que dans l'idée de néant ou les paradis artificiels. L'homme révolté, envahi et accablé par le mal de vivre, s'insurge contre les ordres et les morales établis.

Profondément pessimiste, le recueil baudelairien est reçu et perçu comme une provocation. Sainte-Beuve écrit, après avoir lu le recueil : « *Vous avez dû beaucoup souffrir, mon enfant.* » L'expression du mal du siècle est aiguë, l'opposition aux conventions poussée à l'extrême. La justice n'entendait pas laisser passer un recueil aussi subversif.

Les Fleurs du Mal sur le banc des accusés

Baudelaire est le premier surpris des poursuites judiciaires qui sont entreprises contre lui. En effet, il pouvait compter sur le soutien d'Achille Fould, ministre de la Maison de l'Empereur. Il connaît aussi Mme Sabatier, une demi-mondaine célèbre et influente, pour qui il écrira certains poèmes des *Fleurs du Mal* (« *Le Flambeau vivant* », « *L'Aube spirituelle* »). Ces relations, pensait-il, devaient le prémunir de la censure. Il n'en est rien.

On reproche aux *Fleurs du Mal* d'être un outrage à la morale publique et religieuse. Maître Pinard prépare ses arguments qu'il avait d'ailleurs déjà utilisés contre Flaubert lors du procès de Madame Bovary. Que reproche-t-on à ces deux oeuvres ? Leur caractère immoral, odieux, injurieux envers les valeurs bourgeoises et religieuses. La peinture sans complaisance du laid choque les esprits.

Dans un article paru dans *Le Figaro* le 5 juillet 1857, le ministère de l'Intérieur fustige ainsi « *les putridités du coeur* » et les « *démences de l'esprit* » qui s'exposent en pleine lumière. Le 12 juillet, *Le Figaro* réitère ses attaques et écrit : « *Toutes ces horreurs de charnier étalées à froid, ces abîmes d'immondices fouillées à deux mains les manches retroussées.* » On n'est pas loin des attaques qui seront une vingtaine d'années plus tard portées contre Zola et sa littérature naturaliste « *ordurière* ».

Finalement, le procès a lieu mais la condamnation est assez légère. L'atteinte à la morale religieuse n'est pas retenue contre Baudelaire. L'éditeur du poète est condamné à 100 francs d'amende ; Baudelaire doit en payer 300. Six poèmes sont ôtés du recueil. Après tout ce tumulte, Baudelaire aspire à plus de calme et envisage de se retirer à Honfleur pour fuir l'agitation et la dépravation parisiennes.

L'édition de 1861 et la marche vers les Petits - Poèmes en prose

Six pièces des *Fleurs du Mal* ont donc dû être retranchées de l'édition de 1857. Loin de décourager le poète, cette interdiction le pousse à retravailler l'architecture de son recueil. Il compose 35 nouvelles pièces, dont un poème dédié au sculpteur Ernest Christophe, et introduit une nouvelle section, « *Tableaux parisiens* », qui peut être lue comme un prélude aux Petits Poèmes en prose.

Le 1^{er} janvier 1861, Baudelaire a achevé cette seconde édition des *Fleurs du Mal* et en est satisfait : « *Le seul éloge que je sollicite pour ce livre est qu'on reconnaisse [...] qu'il a un commencement et une fin* », écrit-il à Alfred de Vigny. En 1868, après la mort du poète, paraîtra une troisième édition des *Fleurs du Mal*, qui a été préparée par Banville et Asselineau. Ces derniers ont intégré au recueil une vingtaine de poèmes dont Baudelaire avait gardé les manuscrits. Gautier en rédige la préface et tire Baudelaire vers la Décadence.

Les six poèmes interdits en 1857 sont publiés à Bruxelles en mai 1868 par Poulet-Malassis, sous le titre *Les Épaves* ; le tribunal correctionnel de Lille ordonne immédiatement la destruction. Même mort, Baudelaire est encore confronté à la censure. Pourtant, le poète n'a jamais cherché à choquer gratuitement. Il ne goûte pas les audaces licencieuses des auteurs libertins du XVIII^e siècle. Pour lui, les rapports entre art et morale sont simples. Dans la mesure où toute oeuvre d'art est quête du beau, elle est morale, mais elle n'a pas pour but de moraliser ou de délivrer un enseignement.

Comme il l'écrit dans ses Notes nouvelles sur Edgar Poe : « *Une foule de gens se figurent que le but de la poésie est un enseignement quelconque, qu'elle doit tantôt fortifier la conscience, tantôt perfectionner les mœurs, tantôt enfin démontrer quoi que ce soit d'utile...*

N° : 01047

FRANÇAIS

Toutes séries

La Poésie [...] n'a d'autre but qu'Elle-même ; [...] aucun poème ne sera si grand, si noble, si véritablement digne du nom de poème, que celui qui aura été écrit uniquement pour le plaisir d'écrire un poème. »

Un goût paradoxal des honneurs

La censure des *Fleurs du Mal* et l'incompréhension du public affectent Baudelaire. La misère matérielle croissante l'étrangle également. Cependant, loin de chercher à fuir le jugement public, le poète manifeste une recherche paradoxale des récompenses et des reconnaissances institutionnelles. Ainsi, en 1858, alors que son recueil vient d'être condamné, il aspire à recevoir la croix et à entrer à l'Académie. Mme Aupick eût d'ailleurs grandement apprécié ces distinctions pour un fils qu'elle considère comme un raté et un parasite.

Candidat en 1861 à l'Académie française, Baudelaire prétend succéder à Lacordaire. Sur les conseils de Sainte-Beuve, il se désiste à la dernière minute : il n'aurait pas obtenu la moindre voix.

Le poète est totalement démuné financièrement et sollicite à plusieurs reprises l'aide du gouvernement. En 1857, lors de la condamnation de son livre, il écrit à l'Impératrice pour obtenir la remise de son amende de 300 francs. En 1858, l'amende est réduite à 50 francs. La misère le tarade : Baudelaire ne parvient pas à trouver une reconnaissance dans une France qui a « horreur de la poésie » comme l'écrit Ancelle. Il ne peut plus que se lamenter, et se réfugier dans la pose de l'incompris.

Les dernières années ou la maturité poétique

De l'audace, toujours de l'audace

Baudelaire a connu la réprobation publique avec *Les Fleurs du Mal* mais ne renonce pas pour autant à écrire. Dans la deuxième édition de son recueil poétique, il avait inséré une section nouvelle : « *Tableaux parisiens* ». Comme l'indique le titre de la section, une esthétique visuelle et picturale apparaît. Baudelaire s'oriente déjà vers la peinture des scènes urbaines qu'il va systématiser dans *Le Spleen de Paris*.

Pourquoi ces bouleversements esthétiques ? Baudelaire a conscience que les formes poétiques classiques étouffent son Verbe et ses ambitions novatrices. Pour lui, il faut définir une poétique nouvelle, synonyme de modernité. Dans « *Le Cygne* » ou encore « *Les Petites Vieilles* », la langue poétique se renouvelle déjà : lexique, rythme des vers, mètre s'assouplissent pour se rapprocher d'une langue plus naturelle, plus orale. Puisque la modernité est en marche dans le monde, il faut définir un nouveau mode de parole poétique, qui permettra de saisir les méandres de la vie moderne.

Baudelaire systématisa alors l'usage d'une nouvelle forme poétique : le poème en prose. Dès 1842, sous l'influence des romantiques allemands, Aloysius Bertrand avait usé de cette forme novatrice dans son *Gaspard de la nuit*. Dans la lettredédicace à Arsène Houssaye, qui ouvre les *Petits Poèmes en prose*, Baudelaire pose les bases d'une nouvelle poétique, tant sur un plan formel que thématique : « *J'ai une petite confession à vous faire. C'est en feuilletant, pour la vingtième fois au moins, le fameux Gaspard de la nuit d'Aloysius Bertrand [...] que l'idée m'est venue de tenter quelque chose d'analogue, et d'appliquer à la description de la vie moderne et plus abstraite, le procédé qu'il avait appliqué à la peinture de la vie ancienne, si étrangement pittoresque.*

Quel est celui de nous qui n'a pas, dans ses jours d'ambition, rêvé le miracle d'une prose poétique, musicale, sans rythme et sans rime, assez souple et assez heurtée pour s'adapter aux mouvements lyriques de l'âme, aux ondulations de la rêverie, aux soubresauts de la conscience ?

C'est surtout la fréquentation des villes énormes, c'est du croisement de leurs innombrables rapports que naît cet idéal obsédant. »

Peintre de la vie moderne et fossoyeur des conventions formelles : voilà ce que veut être Baudelaire. Mais le travail peine à avancer ; en 1861, six pièces paraissent dans *Le Présent*, puis une vingtaine de plus dans *La Presse* en août 1862. L'accueil est de nouveau plus que frais. A l'exception de Théodore de Banville, qui qualifie l'oeuvre d'« *événement littéraire* », les critiques sont sévères.

De nouveau, Baudelaire fait figure d'incompris. En 1863, il tente de trouver une revue qui accepterait de publier ses poèmes. En 1864, *Le Figaro* décide finalement de faire paraître quelques pièces. Un chapeau est joint à cette publication poétique en prose, qui cherche à saisir les « *différents états de l'âme du promeneur morose* ». Le succès et les échos dans le monde littéraire restent très discrets.

Fuir là-bas, fuir

Dans ces années 1860 et malgré le peu de reconnaissance publique, Baudelaire est en pleine maturité poétique : il innove jusqu'à révolutionner les formes et les thèmes poétiques. C'est à cette même période qu'il aspire à quitter Paris pour Honfleur. Pour lui, Paris est synonyme de travail laborieux, de dettes, de mépris public. Il rêve de tranquillité.

En janvier 1859, c'est chose faite : Baudelaire quitte Paris pour Honfleur et se met à travailler dans le port normand. Il y rédige un poème dédié à Maxime du Camp, intitulé « *Le Voyage* », ainsi que le Salon de 1859, où il fait un vibrant éloge de l'imagination, puis écrit une partie des *Paradis artificiels*, ouvrage consacré à l'opium et à ses effets stimulants.

En 1860, le voilà déjà de retour à Paris, ses fréquentations lui manquent, la vie de reclus à Honfleur ne le satisfait pas. Il tente de faire paraître chez Poulet-Malassis ses *Curiosités esthétiques* mais l'éditeur manque de fonds. Et Baudelaire aussi... Les créanciers ne cessent de lui réclamer de l'argent et la misère le menace de nouveau. Le poète envisage une issue radicale : le suicide. Nouvel échec.

N° : 01047

FRANÇAIS

Toutes séries

Le retour à la critique d'art

Tandis que Baudelaire écrit des poèmes en prose, les peintres, comme Manet, continuent, eux aussi, d'innover. Baudelaire encourage et soutient Manet dans les coups durs : quand *Le Buveur d'absinthe* est refusé au Salon de 1859, Baudelaire reconforte le peintre.

En décembre 1863, dans *Le Figaro*, paraît *Le Peintre de la vie moderne*. Cet essai sur Constantin Guys donne l'occasion à Baudelaire de développer ses considérations générales sur l'esthétique de la modernité : « *Le beau est fait d'un élément éternel, invariable, dont la quantité est excessivement difficile à déterminer, et d'un élément relatif, circonstanciel, qui sera, si l'on veut, tour à tour ou tout ensemble, l'époque, la mode, la morale, la passion.* »

Pour Baudelaire donc, l'art est un équilibre précaire entre éternité et éphémère.

L'ultime chef-d'oeuvre

La santé de Baudelaire ne cesse de se dégrader : au début de l'année 1862, il a une attaque cérébrale et dit avoir senti « *le vent de l'imbécillité* ». Pour autant, il ne renonce pas à travailler, bien au contraire. Dès 1859, il a commencé à s'atteler à la rédaction d'un ouvrage sur lui-même, intitulé *Mon Coeur mis à nu*. Dans ce projet autobiographique, il entend crier sa colère, ses haines, ses rancœurs contre l'ordre bourgeois, sclérosé et injuste à ses yeux. Il envisage en même temps de partir pour Bruxelles.

Le 24 avril 1864, c'est chose faite : le poète s'installe à l'Hôtel et donne quelques conférences sur Delacroix qui lui rapporte un peu d'argent. De son séjour en Belgique, Baudelaire ne garde pas de bons souvenirs. Il envisage même de rédiger un pamphlet satirique, intitulé *Pauvre Belgique*, dans lequel il voudrait fustiger la mentalité petite-bourgeoise de ce pays, qu'il juge encore pire que la France. Seuls les monuments de style baroque belges trouvent grâce à ses yeux.

Mais la maladie l'empêche de travailler : frappé d'hémiplégie puis d'aphasie, il ne parvient plus à écrire, ou à très grand-peine. Après une chute dans l'église Saint-Loup, Baudelaire est rapatrié en France le 2 juillet 1866.

L'agonie d'un aphasique

Le poète entre à la maison de santé du docteur Duval le 2 juillet 1866. Il n'a que 46 ans mais a des allures de vieillard : ses cheveux sont blancs, ses yeux sont vides, ses joues sont creuses, son teint est livide. C'est le 31 juillet 1867 que la mort le prend. Baudelaire n'aura pas réussi à recouvrer la parole. Son dernier mot fut un juron, « *Crénom* ».

L'enterrement du poète a lieu le 2 septembre 1867 en l'église Saint-Honoré-d'Eylau ; son corps est ensuite transporté au cimetière Montparnasse. Seuls quelques amis fidèles suivent le cercueil : Asselineau, Nadar, Champfleury, Verlaine, Vuillot, Wallon et Banville, qui prononce l'éloge funèbre du poète.

Le poète n'a pas fait de testament et sa mère accepte la succession « sous bénéfice d'inventaire ». Cette dernière règle toutes les dettes de son fils, dont les droits sont vendus aux enchères. C'est Asselineau qui se porte acquéreur pour Michel Lévy, qui publiera entre 1868 et 1870 les Œuvres complètes de l'écrivain. Baudelaire meurt comme il a vécu : méconnu.